

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Elizabeth Hay

Hugues Corriveau

Numéro 143, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64691ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2011). Compte rendu de [Elizabeth Hay]. *Lettres québécoises*, (143), 20–20.

Elizabeth Hay, *La nuit sur les ondes*, traduit de l'anglais par Hélène Rioux, XYZ, 2011, 372 p., 28 \$.

Perdus dans la glace

À Yellowknife, en 1974, les nuits sont longues, comme ailleurs au Canada. Les personnages travaillent à la station de radio locale. C'est une vie de bureau comme une autre. C'est un lieu où les rapports humains sont prévisibles, ultra-classiques et révélateurs des petites et grandes tensions que tout microcosme génère.

Souvent, les traducteurs choisissent par passion les livres qu'ils traduisent, d'autres fois, on les leur propose et ils se mettent à la tâche pour gagner leur vie. Je ne sais pas quels furent les préalables qui ont mené la remarquable traductrice qu'est Hélène Rioux à se mesurer à ce roman d'Elizabeth Hay, prix Giller 2007 et



ELIZABETH HAY

sur les traces de John Hornby. Ce périple se termine à la page 325...

Avant de partir

Mais, justement, qu'y a-t-il donc là qui vaille un si grand détour? À vrai dire, si on s'attarde vraiment à l'essence de ce qui constitue le cœur de ce livre, rien de bien stimulant: des médisances et des calomnies, des œillades et des titillements amoureux, des regards sur le comment est habillé un tel ou une telle, des rapprochements, des égarements, des tromperies, des désirs et des inimitiés. Rien d'autre que cela. Et malgré l'exotisme à la fois du Grand Nord et de la station de radio, ce qui se joue là s'offre aussi, l'après-midi, dans des séries bien connues.

Mais alors, le best-seller, l'intérêt? Tout tient dans la grande précision du regard posé par l'auteure sur cette petite faune étriquée qui ne sait pas comment se dépatouiller avec le présent, avec un ennui lancinant qui se vautre au cœur de

En fait, le grand art d'Elizabeth Hay tient à cette capacité de traduire au plus juste les cinq sens : lumières, bruits, froid opaque, fluidité des eaux, glace prégnante, odeurs des campements et des feux. À l'affût de l'aigu, du moindre écho des élans sentimentaux, elle sait jouer de cette gravité émotionnelle que les exilés ressentent.

chacun. On cherche à dépasser ses limites et on se trouve parfois bien à l'étroit dans sa petite dimension d'être humain.

C'est bien connu, le lointain sert au romancier d'exit aux âmes démunies. Ici ne fait pas l'exception. Pensons à Dido, par exemple, qui fuit l'amour de son beau-père (pour lequel elle sent bien de l'attirance), et à Harry, déchu de quelque statut honorifique, devenu alcoolique, et qui dirige aléatoirement la station. Bref, chacun a sa petite misère de vie, son chagrin secret qui le fait se tenir au bord de nulle part, attiré qu'il est par la blancheur formidable des confins.

Les clichés photographiques

Dans le roman de M^{me} Hay, la photographie tient une importance aussi grande que la prise de son. Ce roman met ainsi en jeu des personnages en mal de saisir le réel, de le fixer, d'en attraper l'avènement. Ce moteur romanesque impose la fixité dans ce qu'elle a de plus généreux, met en jeu ce désir d'aller au delà d'une certaine limite, pulsion sans laquelle les protagonistes risqueraient fort de s'engluer dans le néant blanc, dans un non-lieu létal et glauque. L'art se décline ainsi sous divers modes comme contrepoint à l'ennui, l'œil cadrant le réel, l'enregistreuse recréant l'harmonie concrète que les musiques émises par la station instrumentalisent.

En fait, le grand art d'Elizabeth Hay tient à cette capacité de traduire au plus juste les cinq sens : lumières, bruits, froid opaque, fluidité des eaux, glace prégnante, odeurs des campements et des feux. À l'affût de l'aigu, du moindre écho des élans sentimentaux, elle sait jouer de cette gravité émotionnelle que les exilés ressentent. La narration linéaire tente de donner à voir les portages, les angoisses ou les moments de repos avec une précision appliquée, comme ici dans un campement:

Comme il n'y avait plus d'arbres, ils transportaient du bois avec eux. Ils ramassaient tout le bois flotté sec qu'ils trouvaient, gardaient l'œil ouvert à la recherche de branches sèches. Harry remarqua que Gwen avait l'air d'une adolescente dans son coupe-vent rouge et ses baskets, une jambe de pantalon roulée tandis qu'elle se penchait au-dessus du feu ou qu'elle ramassait du bois. [je souligne]. (p. 267)

Une tension ténue

Force nous est de reconnaître le travail extrêmement attentif d'Hélène Rioux qui respecte à la lettre le style de l'auteure, rendant plus proche encore la matière textuelle de la narratrice anglophone. Une telle volonté d'accompagner le souffle et le rythme du texte original est en soi une valeur ajoutée, un gage quant à la vérité immédiate de ce qui nous est offert à lire. Dans ces gestes d'une quotidienneté récurrente, tels qu'ils sont décrits dans ce roman, s'impose une ambiance prégnante qui caractérise à la fois les protagonistes et leur milieu. L'histoire ainsi profite à la fois de l'insolite des paysages et du conventionnalisme des rapports humains. [\[9\]](#)